

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Reportage **Les adoreurs de la Danseuse nue**

François Hébert

Volume 29, Number 3 (171), June 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31137ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1987). Reportage : les adoreurs de la Danseuse nue. *Liberté*, 29(3), 23–31.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

REPORTAGE

FRANÇOIS HÉBERT

Les adorateurs de la Danseuse nue

En ce siècle voué à l'Uniformité, il est curieux de constater que plus il y a de touristes sillonnant le globe en quête de *pittoresque*, moins on en trouve! Plus il y a d'appareils photographiques et de caméras, moins il y a de sites, de spectacles encore dignes d'intérêt, tant on semble avoir tout mis et vu dans les magazines, à la télévision. Oublions le folklore; qu'offre encore Montréal au visiteur, si ce n'est deux ou trois *détails* plus ou moins typiques? Les escaliers extérieurs, de bois, le plus souvent peints en gris, extrêmement glissants et dangereux l'hiver... La ville souterraine peut-être... Le *smoked-meat* assurément... Est-ce tout?

Non, il y a les danseuses nues. On en trouve partout dans le monde, mais pas autant qu'ici. Ces danseuses, on les disait à gogo tant il y en avait (ou bien c'était qu'elles s'offraient aux gogos? ou encore leur nom venait de l'anglais: *go! go!...*). Nous en exportons, surtout vers le Canada anglais; fini le French Power, voici le French Charm! Avec l'amiante, hélas décrété cancérigène, ces sortes d'amantes constituent une de nos richesses naturelles. Le phénomène mérite d'être présenté, étudié. Dans un essai, un de nos écrivains, amateur de slogans, n'a-t-il pas affirmé: «Nous sommes passés de la messe à la fesse»? Et le succès du dernier film de Denys Arcand confirme que le cul, outre qu'il est dans nos slips, est à l'ordre du jour.

L'archétype de la danseuse nue, c'est Salomé. Elle danse pour Hérode au prix de la tête du prophète Jean, dit le Baptiste, qui est *incidemment* le patron du Canada français. Hérode jouit des apparences; Jean le Baptiste a l'éternité devant soi. Il faut de tout pour

faire un monde: le fauve n'est pas fauve sans l'agneau, et celui-ci n'est jamais plus doux que sous le palais du fauve.

Anciennement, les rois et les empereurs pouvaient se payer des festins qu'agrémentaient des musiciens, qui au luth, qui au clavecin, qui à la harpe, et des danseuses, lascives ou éthérées, ondulant au rythme du désir du souverain. Maintenant que le peuple est roi, chacun peut s'offrir, pour une somme relativement modique, une fête comparable. Même à domicile: pour les numéros de téléphone, consultez *La Presse*. Si les luths ont été remplacés par des synthétiseurs, c'est toujours la même affaire.

Jeunes, nous allions au *Pal's Café*, rue Sainte-Catherine. On appelait ça le *burlesque*. Le mot venait de France, du 17^e siècle; mais il avait perdu le sens que lui avaient donné les Scarron, les d'Assouci, en traversant l'Atlantique et en passant par New York où l'influence d'Offenbach, relayée par le (French) cancan de Pigalle, avait été prépondérante; et le mot se mit à désigner, plutôt qu'un genre littéraire parodique, un autre genre, pour ainsi dire théâtral, celui du *strip-tease*. Au *Pal's*, au rythme d'une musique sirupeuse, de *Blue Mist* par exemple, les filles se dévêtaient lentement, en minaudant, en finissant, langoureusement, allongeaient le suspense, faisaient mine d'ôter leur manteau, l'ôtaient, le remettaient, s'en dépouillaient finalement; même scénario avec la robe, les gants, les bas à jarretelles, la gaine et... Mais nous restions sur notre faim, car ces dames gardaient leur cache-sexe, souvent orné d'un cœur ou d'une chatte; et deux petits cônes d'argent, dont je n'ai jamais su comment ils pouvaient tenir, empêchaient les jeunes voyeurs que nous étions de se délecter du spectacle de leurs mamelons.

Les danseuses *topless* suivirent; les petits cônes d'argent tombèrent, mais non les culottes. Ces danseuses furent aux filles du burlesque ce qu'est le *fast-food* à un long repas: elles montaient sur la scène en bikini, elles ôtaient presque aussitôt leur soutien-gorge, quand elles ne l'avaient pas déjà retiré. On écourtait le *strip-tease*, on allait droit au but, un peu comme un poème économise les longs détours du roman, avec son luxe d'accessoires et toutes ses péripéties; ou un aphorisme, les fastidieux raisonnements d'un essai. Finie la chevalerie! Couche-toi là, Margot! Et puis ces filles firent plus qu'évoluer sur scène: elles servirent aussi aux tables. De la bière surtout. On est loin des filles à champagne des cabarets européens. Par contre, interdit de toucher!

Ainsi le voyageur de passage à Montréal aura intérêt à se

hasarder dans une boîte de danseuses nues pour peu qu'il veuille saisir le pouls de cette ancienne métropole, quelque peu décadente, pouls qu'il mesurera mieux dans ces boîtes qu'en flânant sur la place Ville-Marie, qu'en faisant un tour de calèche ou qu'en contemplant le panorama du haut du belvédère de Summit Circle. Si on ne qualifie plus ces boîtes de *topless*, c'est moins parce que l'expression était grammaticalement laide (ces boîtes ont toujours eu un toit!), que depuis que les filles qui s'y effeuillent le font des pieds à la tête, ou de la tête aux pieds, délaissant un reste de pudeur non pas, mais suivant plutôt l'évolution des mœurs (et des lois). Aujourd'hui, presque tout est permis; la danseuse ôte sa petite culotte et montre tout. Ou presque: tout de sa surface, rien de ses profondeurs, même si elle placera volontiers son joli petit croupion parfumé à moins d'un centimètre de votre nez.

Ces boîtes sont particulièrement fréquentées durant la semaine qui précède la partie de la coupe Grey. Les amateurs de football s'y entassent et boivent joyeusement à la santé de ces jeunes dames qui les émoustillent. La vulgarité des trinqueurs, venus de Calgary ou de Vancouver, villes sans histoire, cultivées autant que J.R. Ewing, n'enlève rien au caractère rituel de la fête, au contraire; cette ribauderie nocturne prolonge la diurne, et suit ou annonce la fête sportive, dominicale, où deux équipes de mammoths s'affrontent pour la possession d'une peau pleine d'air, dans un combat réglé en comparaison duquel une guerre est un déplorable carnage, chaotiquement mené par des hommes sans foi ni loi. Le long du terrain de football, comme des danseuses de cancan, celles qu'on appelle les meneuses de claque font aller leurs hanches et leurs jambes en agitant des fourrures ou des plumes. Elles poussent la foule à encourager leurs mammoths, qui en sont stimulés et redoublent d'ardeur. Mais ne sont-elles pas le véritable enjeu d'une partie dont le ballon n'est que le symbole? Elles sont à l'origine de la rivalité, elles sont la cause de la guerre. Elles veulent du sang et la victoire des leurs. Les plus forts les posséderont. Elles sont à la clef de ce jeu; ces beaux trophées, les meilleurs pourront s'en enorgueillir.

Or au football, la dimension sexuelle du rituel n'est que suggérée; le sport, c'est pour toute la famille. L'implication des danseuses reste marginale; on les confine aux bords du terrain. Dans les boîtes dont je veux parler, les amateurs iront droit au but, sans avoir à affronter l'ennemi. L'initiation est démocratique et instantanée: en deux minutes, la danseuse aura tout montré, tout donné d'elle à l'impétrant (je veux dire: à ses seuls yeux). Il est vrai que ce rituel-

ci, dont Barthes a déjà finement analysé quelques-uns des ressorts dans ses *Mythologies*, ne s'adresse pas uniquement au sportif, qui n'est qu'un participant occasionnel; et il faut tenter un recensement plus complet des habitués de ces lieux, ou des adeptes du culte de la Danseuse. Car c'est bien d'un culte qu'il s'agit, du culte de la Femme, d'une femme diversement mythifiée et diversement démystifiée. Qu'on voie dans le mot *culte* un autre mot, cela n'est nullement, ici, un hasard, comme on s'en doute.

Parmi les adorateurs de la Danseuse nue se trouvent toutes sortes de gens, principalement issus cependant, cela va de soi, de la moitié masculine de l'espèce humaine. Parfois, certes, on verra, outre les officiantes, des femmes dans ces lieux, soit qu'une prostituée y élise son terrain de chasse, soit que la compagne d'un voyeur y vienne apprendre sur le compte de la psyché de son concubin, ou étudier des tours pour le séduire, soit enfin que des lesbiennes y viennent draguer ou, moins sérieusement, plus désintéressées, simplement rêver. Mais ce sont là des exceptions. La faune masculine compose l'écrasante majorité de ce peuple du Désir, formé d'à peu près toutes les couches sociales.

Les pauvres viennent y dépenser leur chèque du B.S., s'ils ne gardent quelques dollars pour l'achat de billets de loterie; des commerçants s'y retrouvent pour boire à leurs récents succès, ou pour oublier leurs déboires, ou sans raison précise, pour le seul plaisir de la titillation dans le slip; des Hell's Angels y brassent des affaires louches, se croyant à l'abri du regard de la police; des revendeurs de cocaïne négocient dans les toilettes; des professeurs et des étudiants, ou des collègues, peuvent s'y rencontrer, ou ne pas s'y rencontrer en s'évitant du regard; des artistes viendront y chercher l'inspiration, ou la fuir; deux ou trois policiers entreront pour veiller au bon ordre, discuteront avec le portier à la large carrure, le cerbère des lieux, tout en faisant semblant de ne pas remarquer le sourire aguicheur que leur envoie une serveuse à la poitrine mal dissimulée sous une petite camisole de gaze ou de mousseline, découpée juste sous les seins et presque percée par des mamelons frileux, sinon excités. On vient ici seul, le plus souvent; mais aussi à deux, et parfois en groupe. En groupe, on est grivois, moins pieux.

Mais on pourrait aussi classer toute cette faune selon d'autres critères. Celui de l'orientation sexuelle par exemple, encore qu'il soit malaisé à l'observateur de la déceler rapidement chez autrui, quand à peu près tous, ici, se terrent dans la pénombre, goûtant en secret aux délices de leur passion personnelle, sadique, masochiste,

machiste, homosexuelle ou autre. Ou bien on pourrait tracer la courbe de l'âge des communiantes au Corps de la femme, et constater que le culte est largement ouvert à tous les jeunes de 17 à 77 ans. L'adolescent vient ici s'interroger sur les arcanes de son dépucelage; et le vieux, au grenier de sa vie, ouvrir une lucarne pleureuse sur ses rêves évanouis. L'homme d'âge intermédiaire, adolescent attardé ou vieillard précoce, y trouvera également son compte, un compte à l'exacte mesure de ses projections.

Aucune discrimination ici: les filles dansent pareillement pour les Anglais, pour les Noirs et pour les Vietnamiens; et pour les Québécois pure laine, s'il en reste. Elles dansent pareillement pour le PDG, pour le travailleur de la Canadair, pour le facteur, pour le camionneur de Rouyn, pour le cultivateur qui vient d'écouler ses endives au marché Jean-Talon. Les filles vous aiment tous, messieurs! Pourvu que vous consommiez; et les haleines de bière, sans parler de la fumée des cigarettes, répandraient une odeur délétère en ces lieux si l'aération n'était efficace et si les parfums divers des filles ne les couvraient.

Les filles vous aiment surtout si vous les invitez à danser à votre table. Cela coûte cinq dollars, mais c'est plus intime, plus affriolant. A ce prix, la fille dansera pour vous sur un petit tabouret qu'elle placera tout près de votre fauteuil; elle mettra quasiment son sein sur vos lèvres; et après avoir jeté un coup d'œil du côté du gérant, qui surveille son harem (il vous prête ses femmes), elle s'accroupira et posera *peut-être* son genou sur votre cuisse. Mais ne la touchez pas! Si vous le faites, ou bien elle se fâchera, si elle est de mauvaise humeur, se retirera et appellera le portier, communément nommé *bouncer*; ou bien, plus discrètement, avec le sourire, elle prendra délicatement votre main, l'ôtera de sur son mollet et vous la rendra. Depuis quelques années, on tolère davantage les frôlements. Le maire Drapeau se sera ramolli; qu'en sera-t-il sous l'administration Doré? La tolérance varie en fait selon les municipalités (car ces boîtes ne sont pas l'apanage de Montréal seulement); et souvent en province, on est plus libéral (pour ne pas dire libéré) ou licencieux. Et à Montréal même, la tolérance varie selon les établissements; et elle varie, dans un même établissement, de semaine en semaine, selon les propriétaires ou les portiers. Et puis, des filles sont plus audacieuses que d'autres; à vous de les repérer. Les infractions sont sanctionnées par une double amende, à la fille et à l'établissement; ce dernier doit fermer ses portes quand les infractions sont trop nombreuses.

Il y a des boîtes au nord de la ville où le rite devient carrément orgiaque. Une danseuse, nue bien sûr, pourra s'asseoir sur vous; et vous, la caresser à votre gré; et elle, ne pas se gêner non plus et vous donner de francs frissons. Là, l'œil seul n'est pas honoré; la main vaque à ses explorations, le nez est saturé de Chanel no 5 ou d'un parfum plus musqué, quand ce n'est pas de poudre Johnson (pour bébés) dont les filles aiment à s'enduire; par les oreilles, les sons saccadés, durs ou romantiques, des chansons américaines traversent les tympans et vont jusqu'au cœur où ils dirigent, l'accélérant, la circulation des globules sanguins. Enfin, la bouche: celle-ci est cependant la moins bien servie des cinq sens, car on serait mal avisé de mordre une fille, d'y goûter, de la croquer ou de l'avaler, si ce n'est au figuré. Le petit baiser sur la joue est apprécié; le *french kiss*, *niet!*

On voit que ce n'est pas vous qui pénétrez les filles; ce sont elles qui, par vos sens, vous envahissent, vous assiègent et torturent, délicieusement il est vrai, et vous asservissent. En réalité, la victime, le sacrifié, *l'aliment*, c'est le client. A preuve, ces propos d'une danseuse que j'ai interviewée:

— Tous des pauvres types, des poires!

Il y a du mépris dans sa voix, un brin de pitié peut-être. Une autre, par contre, se fait plus mielleuse:

— Non! C'est des hommes en or! Ils s'ennuient avec leur femme, leurs enfants. Leur vie est plate. On les distrait. Ici, ils rêvent. On leur apporte de la tendresse.

Une troisième se met à rire:

— Ouais, contre du *cash!*

Un portier d'un autre établissement m'explique:

— Y en a qui viennent ici pour retrouver leur mère; d'autres, c'est leur sœur, ou leur fille.

La danseuse n'est-elle pas une sorte d'épouse idéale? Clac! Et elle est à vos pieds. Clac! Et elle s'en va. Elle est le modèle parfait de l'épouse dans une société de consommation; on peut la situer quelque part, c'est selon, entre la déesse et la pute. On la retrouve parfois dans la publicité, sous une forme atténuée, plus *soft*, plus habillée et dans une ou deux poses seulement, et qui ne sont qu'esquissées. Il y a également des danseuses dans les vidéoclips, où elles sont deux, quatre, douze à se déhancher dans leurs vêtements moulants, leur blouse largement échancrée et leur mini-jupe de cuir à peine plus haute qu'une ceinture n'est large; elles accompagnent parfois les musiciens de quelques *ya! ya! ya!*

Evidemment, personne ne la possède, cette épouse, si ce n'est symboliquement. La danseuse est intangible. Presque une âme, j'ose le dire. Paradoxalement, elle paraît n'être, n'avoir qu'un corps, ce corps qu'ostensiblement elle promène, fait vibrer, ondoyer, quasiment chanter; en vérité, ce corps n'est qu'une surface, agréablement courbe il est vrai; mais il n'est qu'une image; et cette figure ne parle, ne suggère, ne comble que dans la mesure où la grâce intervient; il lui faut, pour le dire en termes plus profanes, du style, de la classe, bref un je ne sais quoi (qu'est-ce donc, le *sex appeal*?) qui donne une aura à son épiderme et à ses viscères, qui lui donne de l'âme justement, qui l'illumine de l'intérieur, dans ses mouvements mêmes, et fait oublier qu'elle mange, dort, chie et tousse comme chacun. Si certaines filles sont d'authentiques ballerines, mais fauchées, d'autres sont autodidactes, ont appris leur art dans les ruelles quand, adolescentes, elles paradaient, maquillées et voyantes, devant leurs prétendants de seize ans, scrofuleux et qui ne les méritaient peut-être pas, ou qui n'en auront pas voulu, allez savoir!

On peut préférer la danseuse à la prostituée. Toutes deux sont vénales, mais celle-ci n'y va pas par quatre chemins et vous mange le zizi tout rond, tandis que celle-là est une fausse putain, ou une putain prude, spirituelle, fière et respectueuse, une manière de geisha qui joue à la putain, flirte avec vos nerfs, vous ensorcelle, n'en finit plus de vous séduire. Rien n'arrive, mais tout peut toujours, encore et encore, arriver. Suspend-elle le temps? Non certes, mais on le dirait parfois. A condition qu'elle joue le jeu, et vous aussi! La complicité est nécessaire au rite. Sinon, autant ne pas entrer dans ces lieux sacrés, dits mal famés par ceux qui se méfient des chimères et des sirènes, dont les danseuses sont les derniers ersatz dans nos sociétés, ceux-là qui sont plus soucieux de la bonne marche de leurs combines que de théâtre, de métaphysique ou de religion.

Les féministes en particulier honnissent les danseuses, leurs sœurs pourtant, sans doute parce qu'elles représentent la femme-objet (et objet de consommation). Mais si la danseuse en est la représentation, elle en est aussi la concrétion parodique (on retrouve ici le burlesque!); elle est en tout cas un signe ouvert; et la vue moralisatrice des féministes ne tient pas, car dans la séduction, il n'y a guère de place pour la morale (à moins que ce ne soit, bien souvent, pour la transgresser). Une des ripostes significatives des féministes a consisté dans l'ouverture de boîtes de *danseurs nus*:

mimétisme, déplacement de l'aliénation, si aliénation il y a. D'ailleurs les féministes ne séduisent plus personne avec leurs idées arrêtées et leurs affreux cheveux.

A voir les cinq ou six blanches, ou négresses, toutes décrépites, qui font le trottoir de la rue Sainte-Catherine, et à dénombrer les multiples boîtes de danseuses à Montréal, dont le nombre devrait encore s'accroître à cause du démon de midi et du vieillissement de la population, on peut déduire qu'aux premières, les Québécois préfèrent nettement ces dernières, sans doute encore hantés qu'ils sont par le culte marial. Si la Vierge Marie n'était assurément pas sexy, sauf aux yeux de Jean-Luc Godard, inversement la danseuse est essentiellement chaste et symboliquement vierge. A la courtoiser, on cherche l'impossible. C'est idiot, ou c'est très beau. Selon l'angle. Je ne juge pas.

Pareillement d'ailleurs, nous sommes divisés devant notre indépendance politique: nous flirtons avec le Pays, mais Dieu nous garde de la *prendre*! Nous avons le Drapeau, l'honneur est sauf! On voit par là qu'une phénoménologie du culte de la Danseuse mène au centre de notre psyché, déborde sur tous les aspects de notre mentalité, touche à tous nos comportements, à nos espoirs comme à nos frayeurs.

Je n'oublie évidemment pas que les vendeurs d'alcool font ici des affaires fort lucratives. L'ivresse éthylique aide l'ivresse sexuelle, et vice versa. Ah! si du sperme pouvait gicler des yeux! Ni je n'oublie que si les danseuses se font belles et sensuelles, et par exemple taillent leur toison comme Le Nôtre faisait avec ses arbustes, ce n'est pas pour l'Art, mais pour s'enrichir rapidement aux dépens de clients capables de dépenser pour elles des centaines de dollars en une soirée.

Ici, Nelligan eût compris son *Vaisseau d'or*, dans cet abîme du rêve! Et Gauvreau, bégayé goulûment! Et Aquin, dilapidé une fortune à toute vitesse! Et Ducharme, pieusement niaisé jusqu'aux petites heures! Curieusement, ces quatre écrivains sont devenus des personnages mythiques chez nous, tant il est vrai que nous aimons ceux qui échouent, s'échouent, se trompent *manifestement* et se noient dans leurs propres larmes. *Not a love story* à coup sûr: le voyeur se masturbe dans sa tête tandis que la danseuse le fait sur scène, ou feint de le faire. La danseuse doit avoir été inventée pour l'intellectuel, de fait ou de métier, dont elle sublime la sensualité; ou la déniche, si elle était refoulée.

Après quoi, à trois heures du matin, quand les boîtes ferment, il faudra que nos intellectuels chancelants quittent les lieux; ils pourront passer chez *Ben's* manger un *smoked-meat*, et puis rentrer, remonter, le cas échéant, l'escalier extérieur, péniblement, jusqu'à leur logis, et tomber dans leur lit et dormir, dormir, dormir, jusqu'au lendemain, quand la réalité recommencera dans l'œil de leur femme, pour peu qu'ils soient mariés, un œil fâché, inquiet ou indifférent, et dans leur propre œil, dans tous les cas, au moment de se raser, leur œil dans la glace, profondément étrange.